

La mort en collage et la poésie du débris

Nature morte dans un fossé

Josianne Desloges

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, J. (2009). Compte rendu de [La mort en collage et la poésie du débris / *Nature morte dans un fossé*]. *Jeu*, (133), 17–18.

Regards critiques

Nature morte dans un fossé

TEXTE **FAUSTO PARADIVINO** / TRADUCTION ET ADAPTATION **PAUL LEFEBVRE**

MISE EN SCÈNE **CHRISTIAN LAPOINTE**, ASSISTÉ DE **GAËTANE DESCHÈNES**

SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES **JEAN HAZEL** ET **JEAN-FRANÇOIS LABBÉ** / VIDÉOS **LIONEL ARNOULD**

CONCEPTION SONORE ET MUSICALE **MATHIEU CAMPAGNA** / COSTUMES **ALAIN TANGUAY**

AVEC **MARCIA BABINEAU** (MOTHER), **STÉPHANIE DAVID** (BITCH), **JEAN-MICHEL DÉRY** (PUSHER/LARUINA), **CHRISTIAN ESSIAMBRE** (BOY), **KEVIN McCOY** (COP/SALT) ET **MARIO MERCIER** (BOYFRIEND/JEPO).

COPRODUCTION DU **THÉÂTRE BLANC** ET DU **THÉÂTRE DE L'ESCAOQUETTE**, PRÉSENTÉE DU 3 AU 28 MARS 2009 AU THÉÂTRE PÉRISCOPE, DU 2 AU 5 AVRIL 2009 À LA SALLE DE LA CAISSE POPULAIRE ACADIENNE DU THÉÂTRE DE L'ESCAOQUETTE ET LES 14 ET 15 SEPTEMBRE 2009 AU STUDIO DU CNA POUR ZONES THÉÂTRALES.

JOSIANNE
DESLOGES

LA MORT EN COLLAGE ET LA POÉSIE DU DÉBRIS



Nature morte dans un fossé de Fausto Paradivino, mise en scène par Christian Lapointe. Spectacle du Théâtre Blanc et du Théâtre de l'Escaouette, présenté au PÉRISCOPE en mars dernier. © Nicola-Frank Vachon.

Au fond d'un fossé, une Cendrillon morte, nue, battue, « cokée ». Une jeune fille de bonne famille, qui n'aurait pas dû se trouver là, découverte aux petites heures du matin par un chauffard mal baisé qui a percuté un arbre. Lui et quatre autres témoins, la mère, le petit ami, un revendeur de drogue et une prostituée, défilent pour raconter leur version de l'affaire. La petite ville italienne est sous le choc ; l'inspecteur sait très bien qu'il n'a que seize heures pour dégoter un coupable, avant le téléjournal du soir.

Racontée ainsi, on peut s'attendre à une histoire policière tout ce qu'il y a de plus banale. Racontées par l'auteur Fausto Paradivino et le traducteur Paul Lefebvre, les dépositions prennent des accents de contes urbains : des clichés radiographiques d'une société malade, rongée de l'intérieur et qui moisit lentement. Ici, tout est lié : il n'y a pas les honnêtes gens d'un côté et les petits criminels de l'autre, il n'y a que des êtres perdus entre violence et indifférence publique, avilis par un carcan social déréglé, qui se gavent d'excitants sans jamais trouver l'apaisement. Mais des voix distinctes, violentes, haletantes, témoignent dans une langue crue, très souvent drôle, du borbier dans lequel ils se démènent.

Sous la direction de Christian Lapointe, le récit devient un amalgame de poèmes-objets, de scènes glauques dévoilées par des éclairages aux angles étranges, suspendues dans le temps. Les pensées fiévreuses de la mère et les tergiversations de l'enquêteur sont accompagnées de mouvements frénétiques, les actions les plus violentes sont racontées par des voix et des corps immobiles. En narrant comment elle a appris la mort de sa fille, la mère pèle des carottes comme une forcenée, accompagnée par toute la troupe. En réagissant aux arrestations spectaculaires et injustifiées effectuées par ses collègues en son absence, l'enquêteur étouffe sous un masque à oxygène rempli de fumée, branché à un sac de soluté rempli d'un liquide brunâtre dégoûtant : vision cauchemardesque d'un fumeur compulsif à qui on sert sa drogue en concentré. L'agression d'un colosse armé d'une clé anglaise est traduite par plusieurs arrêts sur image de deux comédiens qui se tiennent figés sur un conteneur qui tourne, semblable à un ring de boxe. Autant de collages théâtraux qui bousculent les conventions et donnent un sens acéré et redoutable aux paroles prononcées.

Sous la houlette de Lapointe, les objets du quotidien deviennent les acteurs principaux d'une troublante mécanique scénique, créant des natures mortes postmodernes. En arrière-plan sont projetées des photographies morbides de corps de femmes et de très gros plans, hyperréalistes, de nourriture, de cigarettes, de détritrus... La mise en scène se construit sur une poésie du débris ; même les voix des acteurs se décomposent en sonorités et se recomposent pour constituer la trame sonore de ce cauchemar collectif.

La pièce débute lorsque les comédiens sortent de l'assistance, vêtus de combinaisons de machinistes et de bottes d'armée, costume de base auquel seront ajoutés divers accessoires-clés : un long imperméable pour l'inspecteur, des bottes et un boa rouge pour la putain, un tablier pour la mère... Ils se dirigent vers un conteneur à ordures et en sortent des sacs-poubelles remplis d'objets en piteux état. Ces détritrus, étalés au bord de l'espace scénique, forment un mince rempart devant les spectateurs et les comédiens viennent y puiser à chaque changement de scène. Ces preuves, éléments de costumes, électroménagers, accessoires médicaux, etc., seront utilisés à diverses reprises dans différents contextes, puis combinés pour créer de nouveaux objets. Avec un sac de farine blanche (figurant d'abord de la cocaïne) et de l'eau, on fera du plâtre pour recouvrir le bras du revendeur de drogue. Les accessoires sont non seulement des indices dans l'enquête, mais donnent également des indications sur le déroulement du récit en ayant des vertus « prémonitoires » : après s'être baladé pendant la moitié du spectacle avec une corde autour du cou, le témoin finira par se pendre, et le revendeur au bras plâtré se fera casser le bras lors d'une bagarre relatée plusieurs scènes après le plâtrage.

Pour que les monologues qui composent le texte deviennent une véritable matière d'expression collective, les acteurs forment un chœur mouvant, actif, toujours présent. Ils composent une mosaïque éclatée d'accents (québécois, francophones, anglophones et acadiens), de physionomies, de styles de jeu. Ils se fondent parfaitement pour porter la pièce à un autre niveau.

Kevin McCoy, qui interprète l'inspecteur Salti, a un accent anglophone marqué ; on sent parfois qu'il a eu quelques difficultés à s'appropriier les très longues phrases de son personnage. Malheureusement, on perd certaines de ses répliques, qui manquent de netteté et ne parviennent pas à percer la cacophonie ambiante. Il a le mérite de ne pas proposer un enquêteur typique à la voix grave et posée, et certaines répliques tombent à point, avec juste ce qu'il faut d'ironie et de rythme pour provoquer les rires et faire honneur au texte. Dommage que, parfois, son emportement le pousse à en faire un peu trop... Marcia Babineau et Stéphanie David ont des rôles plus difficiles à assumer – la mère ravagée et la putain étrangère et sans papiers, uniques voix qui ne peuvent compter sur l'humour pour alléger l'intensité émotive de leur témoignage – mais elles le font fort bien, sans mièvrerie. Soutenant la mécanique policière de l'intrigue, les trois magouilleurs sont plutôt bien défendus : Christian Essiembre ouvre la pièce en force avec le monologue effréné de sa pathétique épopée nocturne, Jean-Michel Déry est toujours juste et drôle dans son personnage de petit *pusher* minable et diablement normal, tandis que Mario Mercier aurait facilement pu livrer avec plus de mordant et de nuances le récit sordide du salaud qui oblige sa petite amie à se prostituer. Le ton oscille entre le plus complet détachement et le cynisme le plus rude, les gestes sont empreints de violence retenue, le faciès est livide ou dément... mises à part quelques imprécisions, le portrait de groupe est saisissant.

La scénographie participe à l'âme *trash* et à l'esthétique de décharge de la mise en scène. Le plafond de tôle et de néons, le sol gris asphalté, les structures de métal qui rappellent les grillages qu'on pose autour des édifices désaffectés donnent l'impression d'être sous un échangeur, au fond d'une ruelle lugubre ou près d'une station-service abandonnée. L'ensemble reste suggestif et, sous l'effet des éclairages, tous les recoins de la scène s'animent. L'image scénique est grouillante, veineuse, monstrueuse. Les bruits d'échos, de micros, de respirations, de grillons, de vent et les quelques notes de musique de carrousel glanées ici et là forment un magma de sons organiques et urbains, un ensemble de collages sonores qui se jumellent aux collages visuels. Il y en a plusieurs, mais le plus marquant reste bien sûr celui qui dévoile le fin mot de l'intrigue : sur un drap, les divers accessoires utilisés pendant la pièce forment le cadavre de la jeune femme, une nature morte d'aliments, de vêtements et d'images projetées. En le mélangant avec l'art visuel et performatif, Christian Lapointe a donné au drame une saveur universelle, qui marque l'imaginaire du spectateur. ■